

LOUIS FRANCIS

# BLANC

7<sup>e</sup> édition

*nrf*

GALLIMARD







**BLANC**

## DU MÊME AUTEUR

*Les Nuits sont enceintes* (N. R. F.).

*Daria ou la Médée contestée* (N. R. F.).

*Un précurseur* (Kutchuk Daoud) (Nevers).

### EN PRÉPARATION :

*Tristesses de l'occupation* (Roman).

*Au bout d'une corde* (Récit).

LOUIS FRANCIS

# BLANC

*3<sup>e</sup> édition*

*nrf*

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

*Il a été tiré de cet ouvrage deux cent vingt exemplaires sur Alfa Navarre, numérotés de 1 à 220 et spécialement réservés aux Sélections Lardanchet.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1934.

## PREMIÈRE PARTIE



— Encore une, percepteur, proposa Laissaud. Il ramassa les cartes et les mêla.

Le percepteur regarda la pendule du café, accrochée au-dessus de la porte.

— Trop tard, répondit-il.

— Quinze minutes, ça suffit, pour vous piler de mille points.

Le fonctionnaire se fit prier, puis accepta en grommelant.

— Ça vous est bien égal, à vous autres. Quand vous allez à vos affaires, personne ne vous dit rien. Je vous préviens qu'à deux heures cinq...

— Ça va, coupez.

Laissaud distribua les cartes en les faisant claquer. Les autres levèrent les jeux en silence. Au premier tour, on passa parole.

— Cœur, annonça Ladetto.

— Qui n'en a pas en meurt...

— Atout et tierce.

— Demain.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai dit demain. Votre tierce sera bonne demain, car, pour le moment, j'en ai quatre qui se suivent à l'as.

— Pas tant de discours, implora le perceuteur ; il faut qu'à deux heures...

— Oh ! assez ! les gens seront bien contents de garder leurs sous dix minutes de plus.

Dans nos provinces, presque partout, la belotte a remplacé la manille. A bon droit, car de tous les jeux à trente-deux cartes, c'est sans conteste celui qui présente les combinaisons les plus variées.

Elle occupe trois fois par jour les habitués du café Camille. De onze heures à midi, pour le vin blanc ; de une à deux, pour le café et le vieux marc ; enfin, de six à huit, où la partie est très serrée car on y décide de l'apéritif.

Camille a très bien mené ses affaires. Quand il acheta son fonds, celui-ci n'était qu'un débit de marchand de vins, fréquenté par les employés du P.-L.-M. et les paysans. Fort habilement, il a changé peu à peu le caractère de son café, l'adaptant aux mœurs démocratiques de notre ville. Tout en conservant sa clientèle de prolétaires bien élevés, il a su attirer chez lui les bourgeois en mal de mandat électif et c'est là que se rencontrent les fonctionnaires, les petits industriels de notre conseil municipal. Les maires de l'arrondissement y viennent prendre les mots d'ordre en période de défense républicaine, et comme nos politiciens sont tous radicaux, aucun ne passerait à Outrechaise sans faire une apparition chez Camille.

Le café se trouve au coin de la place de la Gare et

de l'avenue Jules-Ferry. Nos rues et notre architecture manquent de caractère. Outrechaise est située à un carrefour de vallées qui n'a pris son importance que depuis les inventions de Siemens, et l'on ne remarque, dans notre ville, aucun quartier pittoresque, aucun groupe de maisons à portiques, comme on en peut voir à Annecy. Bien que cette sous-préfecture soit plus peuplée que Moutiers, elle n'a pas l'aspect de vieille capitale ecclésiastique qui fait le cachet du chef-lieu tarin.

On ne peut rien imaginer de plus commun que la place de la gare, limitée par les bâtiments de la petite vitesse et l'embarcadère de la scierie Prestat frères, qu'une haie sépare du jardin de Camille. De l'autre côté de l'avenue Jules-Ferry, vis-à-vis de l'entrée du café, une maison à trois étages, dont le rez-de-chaussée est occupé par la boutique de Madame Dominici, qui s'intitule « Nouveautés ». Une de ses devantures est ornée de cannes et d'articles de voyage. L'autre contient un étalage de papier à lettres et de livres, qui n'arrêtent guère que les touristes, car, ici, on ne lit pas, et les imaginations ne sont pas avides. Les gens d'Outrechaise ne pensent pas aux arts ; peut-être parce qu'ils se contentent du magnifique spectacle que la nature a disposé tout autour de leur cité. Chacun peut contempler de sa fenêtre le paysage des forêts qui montent au flanc des Alpes, les pâturages et les rochers des cimes, et voyant les saisons varier les couleurs de ce tableau familier, ils n'éprouvent pas le besoin d'occuper leur esprit aux frêles travaux des poètes et des artistes.

Si les nuées couvrent la montagne, la place de la Gare est d'une banalité que rien ne relève ; mais dès

que le temps s'éclaircit, on oublie ces insipides bâtisses, pour ne plus voir que la ligne majestueuse des crêtes, qui rejoint dans le lointain la masse vieil-argent des glaciers de Belledonne. J'ai souvent pensé que l'âme de mes compatriotes était à l'image de ce coin de ville et que la grisaille de leurs pensées pouvait s'ouvrir, laissant voir des élans vers des sentiments démesurés, d'une beauté inaccessible.

Sans les quatre joueurs de belotte, le café eût été désert. On entendait dans l'arrière-boutique le bruit de la vaisselle que la femme et la fille du patron achevaient de ranger. Camille se tenait sur le seuil, attiré inconsciemment vers l'air et le soleil, et se demandant s'il n'allait pas prendre deux heures de loisir pour partir aux champignons. Au fond de la salle, l'ancien soldat colonial Néron, qu'on employait à faire les courses, gagnait son demi de bière en nettoyant avec de la vaseline de vieux jeux de cartes, réservés aux mécaniciens du P.-L.-M.

La partie fut terminée très rapidement. La chance s'était bloquée sur un camp, et l'addition comptait mille points avant la fin du délai fixé par le percepteur. Les cartes restèrent étalées sur le tapis et les joueurs bavardèrent, accoudés sur le marbre, le dos arrondi, savourant leurs dernières minutes de liberté, avant le travail.

- Camille ! s'écria Ladetto.
- Plaît-il ? demanda le patron en se retournant.
- As-tu du café froid ?
- Bien sûr.
- Eh bien, fais-m'en chauffer une tasse.

Ladetto passait ses journées à préparer des plaisanteries qu'il produisait chez Camille. Celle-ci n'était pas inédite. On rit par habitude, et le patron lança une bourrade à son facétieux client.

— Tiens, remarqua Lassaud, qui était tourné vers l'entrée, voilà Blanc qui passe.

Camille revint s'appuyer au chambranle de la porte pour suivre des yeux le promeneur. Le nom qu'on avait prononcé semblait faire réfléchir les quatre bourgeois.

— Oui, Blanc... évidemment, affirma Navoret, l'adjoint, en hochant la tête.

Ladetto se décida à parler.

— Il y a quelque chose qui m'étonne, dit-il. Voilà un individu...

Le mot parut choquer les autres.

... Voilà un homme qui nous a négligés, qui nous a ignorés, qui n'a pas eu l'air de sentir ce que nous avons été pour son père, et qui, depuis quinze jours, vient s'asseoir à notre table, en voulant nous faire croire qu'il cherche à être aimable avec nous.

— Tu exagères, répondit Navoret, Blanc a toujours été très poli avec moi et ne m'a jamais rencontré sans me demander des nouvelles de ma famille et sans échanger quelques mots sur la municipalité.

— Oui, répondit Ladetto, vexé au fond de ne pouvoir se targuer de pareilles relations avec l'homme dont on parlait ; il est poli, mais avec un air de s'en fiche...

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda l'adjoint agacé.

— Mais rien... Je dis qu'il est bizarre de le voir si souvent chez Camille. C'est à croire qu'il a attendu

d'avoir trente-deux ans pour découvrir l'apéritif et la bière à la pression.

— Voyons, dit Navoret. Depuis la guerre, Blanc n'a fait, dans le pays, que des apparitions. Il a sa vie, son métier ailleurs qu'ici, et s'il passe quelques semaines par an chez sa mère, je trouve tout naturel qu'il reste là-haut, dans sa maison, et ne parlant qu'aux gens qu'il sait avoir été les bons amis... et les piliers de son père.

— J'ai donc raison : il y a du nouveau.

— Je crois qu'il y a du changement dans sa situation. Aymonet m'a dit qu'il s'était commandé une paire de skis. Il a donc l'intention de passer ici l'hiver.

— Et alors ?

— Tu ne comprends rien à demi-mot, dit l'adjoint en haussant les épaules. Je crois que Blanc va rester désormais à Outrechaise. Tout dans ses allures l'indique. Il est donc naturel qu'il cherche des attaches dans le pays.

— Il abandonnerait sa carrière ?

— Momentanément. Au Ministère, ils appellent ça être à la disposition.

— Je commence à comprendre...

— Bien sûr. L'an prochain élections sénatoriales. Meyrieux passe comme une lettre à la poste. Son siège de député sera donc vacant... Compris ?

— Je trouve ces mœurs un peu féodales, affirma Ladetto. Sous prétexte que le père Blanc a été notre sénateur pendant vingt ans, le fils, qui se soucie de ses compatriotes comme d'une guigne, revient les voir le jour où il y a une place à prendre !

Ladetto avait des ambitions qu'il n'avait jamais déclarées, de crainte de ne pas être pris au sérieux. C'étaient

elles qui, sans qu'il se l'avouât, lui faisaient prendre en grippe le nouveau venu.

— Je trouve qu'en cela, on manque d'égards pour tous ceux qui, depuis leur jeunesse, ont consacré leur activité au pays ; et la République souffre de ces dynasties de politiciens professionnels.

Les autres échangèrent un sourire en clignant des yeux. Ladetto rougit et battit en retraite.

— Je crois que vous avez raison, dit Laissaud. Blanc vient ici pour tâter le terrain, et voir si le souvenir de son père lui crée des droits à notre confiance. Je dois dire qu'il n'est pas aussi sympathique que le vieux. Il n'a pas sa rondeur, sa simplicité, cette simplicité cordiale et familière...

— Qui ne l'a d'ailleurs pas empêché de voter la loi de trois ans !...

Le percepteur, qui n'était pas du pays, s'informa :

— Qu'est-ce qu'il fait, ce Monsieur Blanc ?

— Il est conseiller d'ambassade.

— Penses-tu, secrétaire, rectifia Ladetto.

— Vous croyez qu'il n'est que secrétaire, demanda Laissaud ?

Ladetto prit sa revanche, en affirmant sa compétence.

— Il faut savoir que secrétaire, c'est un grade. Trente-deux ans, c'est trop jeune pour être conseiller. Au maximum, avec beaucoup de piston, il peut être deuxième secrétaire.

Ces titres semblèrent en imposer au percepteur, qui, par un mouvement des sourcils, marqua sa déférence.

Ladetto s'en irrita :

— Vous pensez, reprit-il, plein d'âpreté démocra-

tique ; ce monsieur, habitué aux salons des capitales étrangères... un petit salut en passant ; maintenant qu'il a besoin de nous, qu'il sent que c'est nous les maîtres, il vient nous voir !

Navoret regrettait d'avoir donné à Ladetto l'occasion d'exercer sa mauvaise humeur, de montrer cette rancune superficielle du provincial à l'égard de quiconque a mené une vie très différente de la sienne. Aussi essaya-t-il de revenir en arrière.

— Après tout, dit-il, ma supposition n'est peut-être pas exacte. Blanc ne m'a jamais parlé de rien. Je ne pourrais même pas dire s'il est vraiment républicain (c'est-à-dire à gauche).

— Il paie sa cotisation à la Ligue, dit Laissaud, mais c'est tout.

A ce moment, Lucie, la fille de Camille, sortit de l'arrière-boutique, traversa la salle en souriant aux clients et sortit, sans chapeau. C'était une belle fille qui pouvait avoir vingt-trois ans, blonde, bien faite, respirant la gaieté et le bonheur de vivre. Elle laissait derrière elle un sillage de jeunesse auquel ne restèrent pas insensibles les quatre causeurs, qui la suivirent des yeux.

— Ma foi, dit le percepteur, je ne sais pas si Monsieur Blanc vient ici pour gagner notre sympathie. Je ne le connais pas assez. Mais je l'ai quelquefois observé et je crois bien que vous avez tort, Monsieur Ladetto, de vous irriter contre ses soi-disant projets.

Il cligna de l'œil, et parla à mi-voix :

— Lucie... hein ?

— Le fait est qu'il vous a une façon de la regarder...

— Elle n'a pas l'air d'y faire attention. En tous cas,

il a du retard, puisqu'elle se marie avec Aymonet la semaine prochaine.

— Il faut avouer que voilà un couple comme il faut.

— Et femme d'intérieur ! ajouta Ladetto en levant le doigt.

Blanc entra. C'était un homme élégamment vêtu, assez grand. Nu-tête, les cheveux rejetés en arrière, il avait l'aisance des gens qui dépassent la trentaine en ne changeant pas leurs habitudes d'adolescence. Sans être remarquablement beau, son visage avait quelque chose d'attirant. Même lorsqu'il vous parlait avec animation, il ne quittait pas un air de mélancolie ironique, le plus incertain des signes : jeunesse saturée de plaisirs dont on a compris la vanité, ou souffrances intimes patiemment disséquées et à la fin dédaignées ?

Au moment où il s'avavançait vers les joueurs, le percepteur se leva.

— Pourquoi partir si vite ? lui demanda Blanc, en feignant l'inquiétude et en lui retenant la main.

— Le devoir ! répliqua le fonctionnaire en montrant la pendule.

Blanc serra la main des trois autres. J'avoue qu'il y avait quelque chose d'agaçant à le voir s'incliner devant l'adjoint Navoret avec la même cérémonieuse réserve que s'il se fût trouvé présenté à Primo de Rivera ou au chancelier du Reich. Chez Camille, la politesse est surtout faite de coups de poings et de vérités qu'on se lance au visage. La courtoisie de Blanc détonait. Les uns en étaient flattés ; d'autres le trouvaient poseur, certains se renfermaient dans la méfiance. En réalité, il n'y avait,

dans les manières de Blanc, autre chose que la répétition machinale de gestes quasi professionnels.

Ladetto, qui au fond est un bon garçon, et qui avait senti que Navoret ne l'approuvait pas, voulut effacer l'impression qu'avaient pu produire ses bougonnements, et avec un geste large, pria Blanc de prendre place à côté d'eux.

Celui-ci s'informa de l'issue de la partie, puis de la délibération du Conseil municipal qui avait siégé la veille. Laissaud, déployant le *Progrès de Lyon*, amena la conversation sur le dernier discours d'Herriot, en partie parce que, depuis le matin, il couvait le désir d'exprimer son assentiment (ne trouvait-il pas là résumé ce qu'il se tuait à dire depuis deux ans ?), en partie pour observer l'attitude de Blanc. Mais celui-ci se déroba et l'on ne put obtenir de lui que quelques remarques vagues sur la tenue littéraire du discours. Il n'était pas difficile de voir que l'attention qu'il semblait témoigner aux propos de chacun était feinte et qu'il pensait à autre chose.

De temps en temps, il se penchait en arrière, faisant basculer sa chaise, de manière à regarder dehors par la porte ouverte. Il paraissait scruter la rue, ou plutôt la maison qui s'élevait de l'autre côté de l'avenue Jules-Ferry. Lucie revint. Les trois bourgeois échangèrent un regard et guettèrent Blanc du coin de l'œil.

Il salua la jeune fille d'une inclinaison de tête puis se tourna vers la pendule comme pour vérifier l'heure. Il recommença à se pencher en arrière.

C'est dans cette attitude que le surprit Hebdomadier qui était entré par l'arrière-boutique.



*Les**nouveaux romanciers français*

Gaston BONHEUR.	La Mauvaise Fréquentation
Jean COSSART .. ..	Le Cran aux Œufs
Clarisse FRANCILLON.. ..	Chronique locale
André GARCET .. ..	D'un ancien Amour
P. GILBERT .. .. .	Atlantique Nord
Julien GONNET .. .. .	Gonnet déserteur
Hubert de LAGARDE.. .. .	Le Soupçon
J. LEMARCHAND.. .. .	R. N. 234
Maurice MEUNIER. .. .. .	Les Idoles
Maurice RUÉ.. .. .	La Route aux Embûches
André SEVRY. .. .. .	Cavalerie
Louise de VILMORIN.. .. .	Sainte-Unefois

*lancés par la**nrf*